

# Hommes grenouilles et Saucisses rondelles

Deux rêves de la même nuit :

*Je suis au bord d'une ville tropicale avec les pieds dans l'eau jusqu'aux chevilles, la nuit. Quelqu'un me dit : tiens, v'là un dauphin ! je dis : c'est pas possible, vu le fond qu'y a. Et puis si ! apparait vers moi un petit dauphin grand comme un saumon. Le nez très bizarre, un peu plein de boutons comme s'il était malade ou avait été pollué. D'autres arrivent, tous différents mais très bizarres aussi, dont deux encore plus petits et jaunes. Pas franchement la tête sympa qu'ont les dauphins. Ce dauphin jaune me mord au doigt. Je m'en débarrasse assez vite parce qu'il est petit et il reste couché là sur les cailloux, sur la plage. Il fait toujours nuit. Je dis à quelqu'un : débarrasse m'en, parce que... et fais attention aux autres, parce qu'ils mordent.*

*Ensuite, je m'aperçois que je suis devant un bungalow où quelqu'un de mes amis s'était réfugié, pensant sans doute rester là incognito et gagner sa vie en donnant des cours de plongée. Il est sur le seuil de sa maison ; il sort avec tous les stagiaires qui vont plonger là, directement dans l'eau où j'étais moi-même. Nous avons de l'eau jusqu'à la taille.*

*Et là, il voit une femme en train de faire la planche sur le dos juste à côté de la porte, en respirant juste un tout petit peu de temps en temps, en essayant de rester sous l'eau. Comme si elle essayait de se cacher de lui. C'est une femme nue ou en bikini très léger, voire invisible mais comme mon point de vue sur elle commence par la tête, je ne vois pas grand-chose. Elle croit sans doute être invisible aussi, mais tout le monde la voit et lui-même, il est stupéfait de reconnaître cette fille qui fait semblant de se cacher, qui doit avoir l'impression de se cacher mais que tout le monde peut voir.*

*A ce moment-là, un groupe de stagiaires avec Palmes, masque, bouteilles et fusil sous-marin s'enfile dans une étroite ruelle aquatique entre deux baraques avec toujours de l'eau jusqu'à la taille.*

Les dauphins malades et bizarres sont des phallus. Tout se passe au bord, comme toujours, bord de la maison, bord de l'eau, bord du corps maternel, plage où restent allongés les phallus morts... ou encore vivants car ils mordent. En risquant d'enlever un doigt, ils sont eux-mêmes vecteurs de castration. Oui, on ne risque pas de le perdre si on n'en a pas (je sais pourtant bien que c'est faux, il suffit d'entendre les rêves des femmes), ou si on ne s'en sert pas. En revanche, si on cherche à s'en saisir, la sanction est tout de suite là. Ça mord et ça fait mal ! en ce sens, ils sont plus vagins que phallus. Ça semble pourtant assez facile de s'en débarrasser. Ils sont malades, un peu comme moi. Tout se passe comme si la maladie affectait le phallus comme sanction de son utilisation. Avec pour conséquence, idiote, la nécessité de se débarrasser du phallus pour éradiquer la maladie.

Je demande donc qu'on me débarrasse de ce fléau !

Ensuite mon rêve prend en charge mon souci de transmission.

Le quelqu'un qui s'est réfugié là pensant donner des cours de plongée, c'est moi : je fais de la psychanalyse et je fais de la transmission dans mes vidéos, ce qui est donner aux gens des cours de plongée dans l'inconscient, c'est-à-dire dans le liquide amniotique que je fréquente pas mal moi-même en rêve : cette eau dans laquelle je baigne depuis le début.

En effet, la femme qui fait la planche (et Pontalis) en essayant soi-disant de se cacher alors que tout de son corps est parfaitement visible, c'est le grand mystère pour lequel j'entraîne les stagiaires, c'est-à-dire les analysants : le mystère de la différence des sexes vécue comme castration. Ce pourquoi, ils sont armés de phallus (le fusil sous-marin bien sûr, mais aussi tout cet attirail d'homme grenouille) pour pénétrer cette ruelle qui n'est autre qu'un vagin afin de remonter aux sources, à leur origine, l'utérus maternel. Et c'est le deuxième grand mystère, l'Œdipe archaïque.

*Je sors du théâtre ou du cinéma et C. vient me prendre. Elle n'est pas restée, elle dit que le film ne lui a pas plu. Je dis que c'est dommage parce que c'était vraiment un très bon film et, en même temps, ses courses se répandent sur le sol. Elle les a lâchées ou c'est moi qui les ai lâchées en les prenant, éparpillant plein de saucisses différentes enveloppées dans le papier blanc bien propre du charcutier. C'est très appétissant. Elle me demande si j'en veux ; je dis que je n'ai pas faim. Ce n'est pas vrai, j'en prendrais bien, mais je me dis que, comme je la raccompagne chez elle, peut-être qu'on va rester boire un verre en bouffant des rondelles de saucisson sur le tard, comme ça.*

*Et puis je me retrouve sur un quai, dans une usine. Un petit enfant aux cheveux blonds, pas plus de 4,5 ans, s'avance vers moi. Il ne faut pas qu'il me reconnaisse. Y'a un truc à cacher, je ne sais pas quoi. Or, il s'attend tellement peu à me voir là, ou nous voir là, car nous sommes peut-être deux, qu'il nous tourne autour sans nous voir, ou voyant quelqu'un qu'il prend pour un étranger. C'est très bien, alors je m'avance sur le quai et voilà que je retombe sur lui. La même chose se passe. Alors, je sais pas comment elle fait, la personne qui est avec moi fait passer tous les enfants de l'autre côté de la digue, du côté de la rambarde en fer qui donne sur le canal. Tout est sombre, c'est la nuit, et les enfants doivent passer par cet endroit-là dans des positions acrobatiques, car le bord est très encombré. Y'a des vélos accrochés à la rambarde, des trucs et des machins, il faut sauter, il faut enjamber, et si jamais le moindre enfant tombe, on sera responsables. Je suis vraiment très, très mal à l'aise. Mais en fait, comme ça, ils ne font qu'entre 5 et 10 mètres, et puis ils reviennent sur la plate-forme sécurisée du quai. Le but de la manœuvre, c'était qu'on ne soit pas reconnu.*

On passe donc des dauphins aux saucisses. Les métaphores changent, mais l'objet métaphorisé reste le phallus. Ici, je ne sais pas d'où il tombe, c'est-à-dire, où se produit la castration, si c'est de la femme ou de moi que s'est tombé. La castration est une angoisse partagée. Et partager des rondelles en buvant un coup, c'est une métaphore pour faire l'amour, sachant que l'usage du phallus suppose sa découpe en rondelles. C'est risqué quand même, mais dans mon rêve, nulle angoisse, c'est à la bonne franquette, ça passe très bien ! bref, pas de plaisir sans sanction, quoique ça puisse finalement se passer de manière assez légère. Dans certains rêves, oui, les plus nombreux ; mais j'ai encore des rêves où c'est encore un peu terrorisant.

Quoiqu'il en soit, en disant que je n'ai pas faim alors que j'en ai très envie, je mets en scène ma situation actuelle où mon âge et ma condition de santé m'obligent à dissimuler mes envies, quitte à espérer que ça vienne de l'autre. Ces conditions m'incitent à me retirer de l'exposition de mon désir, puisqu'il ne peut pas apparaître sans sanction. Ce n'est qu'un ajout, une modalité actuelle qui me permet d'éviter de prendre le risque. Mais, indépendamment de ces circonstances nouvelles, l'expression du désir n'a toujours pu se faire que sous la menace de castration.

Ça me renvoie à mes désirs enfantins pour ma mère, qu'il fallait dissimuler et qu'il faut d'ailleurs toujours dissimuler.

Tout cela contribue à façonner le sujet que je suis et, du coup, je mets en scène l'usine à fabriquer les sujets, c'est-à-dire le sujet lui-même. L'usine à fabriquer les représentations. Le petit garçon blond que j'y rencontre n'est autre que moi-même, à l'âge supérieur que ma mère indiquait comme limite à son intérêt pour moi. Comme dans la première partie, les indices de refoulement sont multiples : je ne dois pas être reconnu, tout comme la femme qui se dissimulait en faisant la planche (et Pontalis) et dans les deux cas, l'évidence s'impose, rendant la dissimulation un peu ridicule. J'ai inversé la situation : l'enfant ne doit pas me reconnaître, alors que c'est moi qui ne le reconnais pas comme moi-même. C'est pour ça que je sens que je suis peut-être deux : lui et moi, tout simplement ! après avoir tenté une fois l'évitement, ça recommence. Il faut donc une mesure de refoulement plus efficace : faire passer les enfants de l'autre côté, ce qui va s'avérer au contraire un dévoilement de la raison pour laquelle il doit y avoir dissimulation.

Ici, le bord n'est plus celui de la maison conjoint à celui de la mer, c'est le bord du quai. Celui-ci s'avance dans le noir, plein inversant le vide de la ruelle du premier rêve. Si cette dernière était le vagin, cette digue est un phallus (de la mère) d'où les enfants risquent de tomber, comme les saucisses et les dauphins morts (phallus de la mère eux-mêmes).

L'encombrement du quai est un Réel, puisque je ne peux pas décrire tous les objets qui sont là, accrochés au bord. Sauf un ou des vélos, qui sont encore des phallus. Donc, il faut sauter et enjamber ces objets qui entravent la marche, c'est-à-dire la bonne marche de l'usine à faire les représentations. Celle-ci n'est qu'une autre version du théâtre ou du cinéma d'où je sors au début du rêve. Je n'en sors que pour remettre en scène ce que je viens de voir. D'ailleurs j'ai le sentiment que les femmes ont plus de mal à supporter ce genre de scénar. J'ignore si c'est vrai ou faux, mais c'est une représentation que je me fabrique de la représentation que les femmes se font de la castration.

En même temps, je peux bien entendre qu'il s'agit d'une métaphore de l'acte sexuel (sauter, enjamber), ultime expression de mes désirs enfantins au bord du quai, c'est-à-dire au bord de la mère : l'Œdipe archaïque. L'adulte que je suis se sent responsable de ces transgressions de l'enfant qui est toujours en moi, d'où le malaise.

Oui, le but de la manœuvre, c'est bien que ce désir-là ne soit pas reconnu. Il rejoint en cela la différence anatomique incarnée par la femme qui fait la planche (et Pontalis) : secret de Polichinelle, dévoilé dans chaque rêve toutes les nuits, et que chaque rêve s'ingénie à dissimuler à nouveau à sa façon la nuit suivante.

Vendredi 3 janvier 2020